

## TLEMCCEN 2011 : CAPITALE DE LA

## La deuxième mort de

«... En me voyant, Tlemcen m'a ouvert les bras. J'enlevai le voile qui couvrait son visage et je palpai de bonheur. Ses joues étaient rouges comme un charbon ardent. L'ennemi même en s'en séparant a dû verser des larmes amères.

Tlemcen a eu des maîtres, mais elle ne leur a montré qu'indifférence. Elle baissait ses longs cils en détournant la tête. A moi, elle a souri et m'a rendu le plus heureux des rois !»

L'émir Abdelkader

Par M'hand Kasmi

Pouvons-nous trouver plus éloquente et aussi séductrice révérence que cette belle ode littéraire du genre courtois si cher à la poésie arabe et aux zadjal et mouachahate andalous, composée dans le feu du champ de bataille par l'émir Abdelkader El Djazaïri, l'Algérien le plus célèbre dans le monde arabe et musulman, pour saluer l'intronisation et l'élévation de Tlemcen au rang si envié de capitale politico-symbolique de la culture islamique pour l'année 2011.

#### L'émir Abdelkader, le dernier roi de Tlemcen

L'émir Abdelkader, ce preux chevalier de la plume et de l'épée, écrivit ces vers libérant un souffle épique impétueux, au lendemain de son entrée victorieuse dans Tlemcen en 1836, après avoir infligé une cinglante et retentissante défaite aux troupes du général Clauzel, rejetées et enferrées hors des remparts de la ville.

L'attachement quas-mystique du génial précurseur de l'Etat algérien moderne à la capitale impériale des Zianides, fondée par «Dadda» Yaghmoracen Ben Ziane à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, renvoie en réalité à l'épaisseur culturelle si particulière de cette vieille cité maghrébine, la seule en Algérie à avoir su cultiver avec plus ou moins de bonheur sur ses riches et nourriciers coteaux, l'unité de son destin islamique universel avec la diversité et la richesse de son substrat culturel berbère zénète local, bien de chez nous. Un sort rivé et scellé dès l'origine entre ses majestueuses et altièrres hautes terres et ses fières et protectrices montagnes qui surent à chaque moment de doute, convertir les humeurs et convulsions de l'histoire tumultueuse du lieu, en creusets fertiles et berceaux de multiples et heureux accouchements.

En sachant mater ces miraculeux accomplissements de l'histoire, fécondés par les apports impétueux des autoroutes Est-ouest et Nord-Sud qui ont avant l'heure irrigué sans discontinuité son site, Tlemcen a pu ainsi devenir, jour après jour, l'un de ses plus prolifiques croisements.

#### Tlemcen, haute terre de résistance

Venant du plus célèbre résistant que l'Algérie ait eu à connaître, cette déclaration d'amour ne pouvait tout naturellement être que patriotique au premier chef. L'évocation par l'Emir du refus de Tlemcen d'abdiquer devant les nombreux maîtres passagers qui mirent pied à terre devant ses puissants remparts pour tenter de la séduire, est un signe de la vibrante et distinguée

gratitude de l'intépide chef militaire à l'homérique et millénaire résistance de toutes les cités qui se sont succédé sur le site géographique actuel de Tlemcen.

D'Agadir, fondée par Abou Qora El Ifreni, à Tlemcen qui refusa de capituler devant le siège féroce imposé pendant de longues et dures années par les frères ennemis de l'Ouest (les Mérinides de Fès), en passant par Tagrart dont la première pierre a été posée par Youcef Ibn Tachefine, premier roi de la dynastie des Mourabitoune, la culture de résistance aux passagers d'un jour constitue incontestablement le legs le plus précieux que se sont transmis, pour toujours, les dynasties berbéro-musulmanes qui se succédèrent historiquement sur ce site stratégique gâté par une géographie d'exception.

L'ingénieuse architecture sous forme de citadelle de contrôle des mouvements suspects de l'histoire du site originel d'Agadir (fortin en berbère) s'est certainement conjuguée avec bonheur au retranchement spirituel et mystique du ribat de Tagrart (noyau en berbère), pour forger la foi et l'élan initiaux nécessaires aux différents maîtres de Tlemcen pour modeler et façonner pour toujours une cité dont l'itinéraire légendaire à plus d'un titre a eu à balancer – parfois tangué – entre deux mondes, deux Etats, deux directions possibles...

#### Tlem-sin ou l'«entre-deux mondes» possible

Cet «entre-deux» géographique et historique n'a pourtant jamais fait perdre à notre cité le sens du vrai nord de sa boussole spirituelle, à savoir une propension irrépressible et inoxydable à produire un islam «tranquille» où la joie de vivre dans ce bas-monde s'est toujours harmonieusement conjuguée avec la douillette quête du salut de l'âme dans l'Autre.

Pour Ibn Khaldoun, le premier atout dont s'est historiquement dotée la capitale des Zianides demeure incontestablement son positionnement géostratégique précoce par rapport aux routes vitales du nord et au sud. Son nom actuel qui apparut pour la première fois sous la plume du célèbre chroniqueur Tabari au X<sup>e</sup> siècle, signifierait selon notre illustre historien : Tlem : réunit en arabe et sin : deux en berbère. Pour notre distingué historien, les deux parties que rassemblait à cette époque déjà Tlem-sin devenue par corruption sémantique Tlemcen, seraient au nord l'Andalousie et au sud «Bled Essoudan», c'est-à-dire l'Afrique actuelle. Sans commettre le sacrilège de contredire notre éminente personnalité scientifique universelle, nous soutiendrions modestement que Tlemcen a, depuis ces temps de l'accouche-



ment originel, réussi le challenge d'assumer l'enrichissement et surtout le fécond brassage de la palette initiale de ses points cardinaux possibles, en l'élargissant à d'autres vocations dichotomiques a priori inconciliables : Agadir/Tagrart, est/ouest, berbéro-phones/arabophones, urbain/rural, mer/terre, islam/judaïsme et surtout terre et... ciel.

Aujourd'hui encore, notre capitale impériale continue invariablement de nous étonner en nous proposant des rendez-vous porteurs de promesses futures à géométrie et surtout à géographie variables, mais planétaires cette fois-ci ! La nouvelle rencontre historique que proposent ses murs si hospitaliers aujourd'hui et tout le long de cette année 2011 est d'abord et a priori celle d'une Algérie convalescente, impatiente de raboter les nombreuses aspérités et rudesses qui retardent indéfiniment son insertion dans le seul espace qui sied à sa dimension humaine, politique et culturelle de pays continent : l'universalité.

#### Tlemcen entre rois-poètes et princes de la poésie

Mais la pieuse prosternation de l'Emir devant le charme incomparable et singulier/pluriel de Tlemcen est aussi et avant tout un hommage culturel du plus bel envol lyrique. En utilisant le style de l'amour courtois si cher aux princes de la capitale du hawzi que furent les Ben M'saïb, Ben Sahla père et fils et autres Ben Triki, l'Emir, immense chevalier de la rime s'il en est, a voulu étaler sa fine connaissance de l'identité culturelle de la capitale des Zianides. La preuve : il dialogue à un siècle de distance avec le poète tlemcénien fétiche le plus connu de cette époque, Ben M'saïb, qui prophétisait dans une qassida que :

*Les rois appréciaient et savou-  
raient sa rencontre (Tlemcen)  
Honni sera celui d'entre eux  
dont elle dédaignera la main*

pourtant pas fortuit. De nombreux traits communs unissent effectivement le roi Abdelkader à la reine Tlemcen.

Tlemcen avant l'Emir fut tour à tour berbère, sofrite, kharijite, almoravide, almohade, zianide, grenadine, sévillane, mérinide, hafside, lieu de pèlerinage judaïque, puis plus tard ottomane, espagnole, marocaine, française avant de reconquérir de haute lutte son algérianité déniée et usurpée. L'émir Abdelkader El Djazaïri réussit le pari insensé à son époque marquée par l'effet rouleau compresseur de la tyrannie coloniale, d'être en même temps hachémite, bédouin, soufi, stratège militaire, cavalier émérite, puis successivement homme d'Etat, prisonnier célèbre, chevalier de la plume, fin diplomate et semble-t-il même, selon certains, ... franc-maçon !

Le sultan Yaghmoracen Ben Zian, fondateur de la dynastie zianide, fraîchement citadinisé et toujours nostalgique de la khaïma de ses ancêtres zénètes berbères qui nomadisaient sur les hauts-plateaux du Sud-Ouest algérien, n'avait que mépris pour les obséquieuses et serviles recommandations faussement policées de ses courtisans qui l'exhortaient à sculpter pour la postérité son nom sur les minarets des nombreuses mosquées qu'il bâtit au cours de son long règne de plus de 50 ans. En bon croyant bien de chez nous, il répondait invariablement dans la seule langue qu'il connaissait, le berbère : «Issen Rabbi» (Dieu Lui le sait).

L'Emir, converti tardivement aux délices de la vie citadine damascène, l'une des plus synchroniques du monde, fera autant sinon mieux. Il saura garder jusqu'à la fin de ses jours intacte sa nostalgie pour la demeure «en poils», qu'il immortalisa par la plume, dans ce qui est considéré aujourd'hui encore dans la littérature arabe comme le plus beau joyau littéraire d'éloge de la vie bédouine.

«Dadda Yaghmoracen», comme l'appelaient affectueusement ses sujets, avait, avant l'Emir, une garde chrétienne qui lui fut d'une fidélité à toute épreuve. L'Emir réussit quant à lui avec sa garde bien algérienne à sauver dans son spartiate exil syrien des chrétiens libanais pourchassés par les coreligionnaires turcs de l'Emir, paradoxalement ses implacables ennemis politiques.

Tlemcen avant l'Emir et dès 1393 déjà, avait su ouvrir ses portes aux juifs andalous qui venaient de subir les rigueurs des lois inquisitoriales de leurs cousins chrétiens de Tolède. Ce statut spécial qu'avait réussi à obtenir la très vieille communauté juive de la ville, jusque-là confinée hors des remparts protecteurs de la cité zianide, l'avait été grâce aux compétences médicales avérées et autres dons miraculeux du Rabb Ephraïm Enkaoua, un brillant scientifique et philosophe juif qui réussit à guérir la fille du sultan zianide Abou Tachefine. Son tombeau à Tlemcen fut à l'origine de l'appellation juive séfarade de Tlemcen : «La Jérusalem du Maghreb».

Telle est la vraie raison de l'empressement de notre Emir national à s'autoproclamer roi pour mieux savourer l'abdication consentante de Tlemcen devant lui, son sauveur d'un jour.

L'autre référence littéraire que semble avoir appréciée et convoquée le fin lettré Abdelkader est celle contenue dans ces vers du sultan poète Abou Hamou II, qui, se languissant à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle de l'éloignement de Tlemcen au cours de l'une de ses nombreuses et longues campagnes militaires hors du Mechouar, jura fidélité éternelle à sa capitale symboliquement convertie pour les besoins de ses cogitations littéraires en une espèce de Pénélope maghrébine attendant patiemment son Ulysse :

*Nul autre charme que le vôtre  
ne me distrairait  
Et d'attachement à d'autres,  
point de seconde*

Décidément, Tlemcen, altièrre, fière et raffinée aime les princes, particulièrement ceux d'entre eux comme l'Emir et Abou Hamou II qui savent cultiver la beauté des choses. C'est la raison qui l'amena à se précipiter, toute pudeur bue, dans les bras de l'Emir. Malheureusement, elle n'eut pas le temps en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, si peu favorable aux célébrations et effusions autres que militaires, de convoler en justes et durables noces avec son prince charmant, que l'ennemi était déjà aux portes de Bab El Qarmadine. Pour se consoler, l'Emir dut, comme le font les poètes, les vrais, s'exiler pour son coup de foudre «oudri» d'un jour... pour la personification symbolique de son premier amour : l'Algérie.

#### L'émir Abdelkader et Tlemcen : le rayonnement patriotique multiculturel d'un homme et d'une cité aux destins croisés

Le consentement de Tlemcen d'avoir pour dernier roi le chevalier de l'ordre des Hachémites n'est